

## La « sagesse » de Montaigne : une poétique

Jeanne Demers

Volume 9, numéro 4, novembre 1973

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036556ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036556ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Demers, J. (1973). La « sagesse » de Montaigne : une poétique. *Études françaises*, 9(4), 303–321. <https://doi.org/10.7202/036556ar>

# La «sagesse» de Montaigne : une poétique

Dans son beau livre intitulé *l'Être et la connaissance selon Montaigne*, Michaël Baraz écrit : « ... ce qui, après la lecture des *Essais*, persiste dans l'âme bien plus intensément que les opinions et les images dont on a été frappé, c'est une musique intérieure extraordinairement sereine <sup>1</sup> ». On n'a, me semble-t-il, jamais si bien parlé des *Essais*. Et il suffit d'en relire presque au hasard certains passages pour se convaincre de la justesse du commentaire. Choisissons toutefois et voyons à titre d'exemple ces quelques lignes qui se trouvent au chapitre « De l'inconstance de nos actions » :

Nostre façon ordinaire, c'est d'aller après les inclinations de nostre apetit, à gauche, à dextre, contre-mont, contre-bas, selon que le vent des occasions nous emporte. Nous ne pensons ce que nous voulons, qu'à l'instant que nous le voulons, et changeons, comme cet animal qui prend la couleur du lieu où on le couche. Ce que nous avons à cett'heure proposé, nous le changeons tantost, et tantost encore retournons sur nos pas ; ce n'est que branle et inconstance [...].

Nous n'allons pas, on nous emporte, comme les choses qui flottent, ores doucement, ores avecques violence, selon que l'eau est ireuse ou bonasse [...].

1. Paris, José Corti, 1968, p. 19.

Chaque jour nouvelle fantasia, et se meuvent nos humeurs avecques les mouvements du temps [...].

Nous flottons entre-divers advis; nous ne voulons rien librement, rien absolument, rien constamment<sup>2</sup>.

Ces quelques autres encore, au chapitre « Du repentir » :

Le monde n'est qu'une branloire perenne. Toutes choses y branlent sans cesse : la terre, les rochers du Caucase, les pyramides d'Égypte, et du branle public et du leur. La constance mesme n'est autre chose qu'un branle plus languissant. Je ne puis assurer mon object. Il va trouble et chancelant, d'une yvresse naturelle. Je le prens en ce point, comme il est, en l'instant que je m'amuse à luy. Je ne peints pas l'estre. Je peints le passage : non un passage d'age en autre, ou, comme dict le peuple, de sept ans en sept ans, mais de jour en jour, de minute en minute. Il faut accomoder mon histoire à l'heure. Je pourray tantost changer, non de fortune seulement, mais aussi d'intention<sup>3</sup>.

« ... ce qui [...] persiste dans l'âme [...] c'est une musique intérieure extraordinairement sereine ». Comment mieux dire? Comment mieux décrire l'expérience de celui qui « pratique » vraiment les *Essais*? Mais à quoi tient cette « musique [...] extraordinairement sereine » qui surpasse « opinions » et « images »? Est-il possible de la cerner? Peut-on espérer la définir? Suffit-il pour l'expliquer de la rattacher — le mot « sereine » ne nous y invite-t-il pas? — à ce qu'il est coutumier de nommer, de façon un peu simpliste d'ailleurs, la « sagesse » de Montaigne? Et de quelle sorte de « sagesse » s'agirait-il? Œuvre ouverte avant la lettre et par excellence, les *Essais* ont en effet donné lieu à bien des interprétations. Ainsi, s'agirait-il de cette sagesse exemplaire que privilégient, le plus souvent aux dépens du texte, la plupart des lectures éthiques? Sagesse normative à la conquête de laquelle le lecteur doit tendre, par delà l'œuvre qui n'en est que le reflet souriant, pour apprendre à vivre sa propre vie. Quoiqu'elle reçoive de Montaigne lui-même ses lettres de créance — rappelons seu-

2. Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1962, liv. II, chap. II, p. 316-317. Toutes les références aux *Essais* proviendront de cette édition établie par Albert Thibaudet et Maurice Rat.

3. Liv. III, chap. II, p. 782.

lement le « Voicy mes leçons. Celui-là y a mieux profité, qui les fait, que qui les scait <sup>4</sup> ». — cette sagesse, restrictive, me paraît se situer trop en dehors des *Essais* pour être impliquée ici. Elle en constitue à la rigueur les « opinions », non la « musique ».

S'agirait-il alors de la « sagesse-harmonie avec la nature » que proposent, avec l'avantage indiscutable de tenir compte du tissu textuel, certaines lectures littéraires ou esthétiques des *Essais*? Ceux-ci reproduiraient le monde par un mimétisme heureux et pour le profit de leur lecteur qui, s'y reconnaissant, y adhérerait dans une sorte d'engagement poétique. Mais ne voilà-t-il pas, pour solliciter légèrement le mot de Michaël Baraz — comment faire autrement puisqu'il donne volontiers lui-même dans ce dernier type de lecture <sup>5</sup> — les « images » des *Essais*? Et si l'on pouvait démontrer que la « sagesse » de Montaigne, dépassant cette simple adhésion à la nature, est une véritable *poétique* dans tous les sens du terme? N'aurions-nous pas là l'explication — tout au moins un début d'explication — de cette « musique intérieure extraordinairement se-reine » qui persiste si intensément dans l'âme, après la lecture des *Essais*?

#### « VIVRE À PROPOS »

Aux toutes dernières pages des *Essais*, soit au chapitre XIII du livre III, chapitre intitulé « De l'expérience », on peut lire ceci :

Nous sommes de grands fols : « Il a passé sa vie en oisiveté, disons-nous; je n'ay rien faict d'aujourd'huy. — Quoy, avez vous pas vescu ? C'est non seulement la fondamentale, mais la plus illustre de vos occupations. — Si on m'eust mis au propre des grands maniemens, j'eusse montré ce que je sçavois faire. — Avez vous sceu mediter et manier vostre vie ? vous avez faict la plus grande besoigne de toutes. » Pour se montrer et exploiter, nature n'a que faire de fortune, elle se montre

4. Liv. I, chap XXVI, p. 167.

5. Cf. l'ouvrage cité. Egalement « Le sentiment de l'unité cosmique chez Montaigne », article paru dans les *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, n° 14, 1962, p. 211-224.

également en tous estages, et derrière, comme sans rideau. *Composer nos meurs est nostre office, non pas composer des livres, et gagner, non pas des batailles et provinces, mais l'ordre et tranquillité à nostre conduite. Nostre grand et glorieux chef-d'œuvre, c'est vivre à propos*<sup>6</sup>.

Ne dirait-on pas une palinodie? « Composer nos meurs est nostre office, non pas composer des livres »! Et « Nostre grand et glorieux chef-d'œuvre, c'est vivre à propos »! Est-ce bien l'auteur des *Essais* qui s'exprime ainsi, lui qui en est déjà à son troisième livre et à la cinquième édition de l'ensemble? Lui qui, au moment même où il écrit ces lignes, se prépare à retoucher le tout en vue d'une sixième édition? Mais ne sautons pas trop vite aux conclusions... Voyons plutôt un autre passage significatif, de la première époque celui-là, puisqu'il est tiré du livre I, et de la mouture initiale encore :

C'est assez vescu pour autrui, vivons pour nous au moins ce bout de vie. Ramenons à nous et à nostre aise nos pensées et nos intentions. Ce n'est pas une legiere partie que de faire seurement sa retraicte; elle nous empesche assez sans y mesler d'autres entreprises. Puis que Dieu nous donne loisir de disposer de nostre deslogement, preparons nous y; plions bagage; prenons de bonne heure congé de la compaignie; despignons nous de ces violentes prinses qui nous engagent ailleurs et esloignent de nous. Il faut desnouer ces obligations si fortes, et meshuy aymer ce-cy et cela, mais n'espouser rien que soy. C'est à dire : le reste soit à nous, mais non pas joint et colé en façon qu'on ne puisse desprendre sans nous escorcher et arracher ensemble quelque pièce du nostre. *La plus grande chose du monde, c'est de sçavoir estre à soy*<sup>7</sup>.

Aucune contradiction entre ces deux passages, pourtant si éloignés l'un de l'autre, dans le temps et dans l'œuvre, aucune contradiction si ce n'est l'existence même des *Essais*. Quelle place en effet leur est réservée dans cette retraite choisie pour « se garder à soy »? Dans cette retraite qu'il n'est pas « une legiere partie de faire seurement » et qui « empesche assez » (c'est-à-dire qui occupe suffisamment) sans qu'on y mêle d'autres entreprises? Quelle place

6. P. 1088. C'est moi qui souligne.

7. Chap. xxxix, p. 236.

Montaigne leur fait-il auprès du « grand et glorieux chef-d'œuvre » que constitue pour lui le « vivre à propos » ? Ne dit-il pas lui-même, de ceux qui, ayant opté pour la retraite, s'adonnent à l'étude des lettres afin d'« acquérir par [leurs] escrits une vie immortelle » qu'« ils dressent [...] leur partie, pour quand ils n'y seront plus » ? Et n'ajoutait-il pas, utilisant le mot même qui m'est venu, il y a un instant : « ... le fruit de leur dessein, ils prétendent le tirer encore lors du monde, absents, par une *ridicule contradiction* <sup>8</sup> ».

De deux choses, l'une. Ou Montaigne se trouve ainsi renier son œuvre — à moins que ce ne soit sa retraite ? — ou il la conçoit si différente des « escrits » habituels qu'elle ne lui apparaît pas comme susceptible de gêner sa solitude ni d'avoir pour fin première, sa réputation, et cette conception constitue alors un principe essentiel de sa *poétique*. Or Montaigne n'a jamais renié les *Essais*, pas plus d'ailleurs qu'il n'est vraiment revenu sur sa décision de se retirer du monde. Il n'a cessé au contraire de proclamer l'utilité, pour son bonheur même, de celle-ci et l'originalité de ceux-là. Mais ne serait-ce pas justement qu'à ses yeux *retraite* et *œuvre* se rejoignent et vivent d'une vie unique, tandis que « tous autres livres <sup>9</sup> » ne mènent qu'une existence parallèle à celle de leur auteur ? Et comment cela ? Pourquoi les *Essais* sont-ils « le seul livre au monde de son espèce, d'un dessein farouche et extravagant <sup>10</sup> » ? Pourquoi constituent-ils un « livre [...] d'une occupation propre, non d'une occupation et fin tierce et étrangère <sup>11</sup> » ? Parce que c'est le seul, explique Montaigne, dont le « thème se renverse en soy <sup>12</sup> ». « [D]ont le thème se renverse en soy » ? Qu'est-ce à dire sinon que Montaigne est lui-même la matière de son ouvrage :

8. Liv. I, chap. xxxix, p. 239. C'est moi qui souligne.

9. Liv. II, chap. xviii, p. 648.

10. Liv. II, chap. viii, p. 364.

11. Liv. II, chap. xviii, p. 648.

12. Liv. III, chap. xiii, p. 1046.

... me trouvant entierement despourveu et vuide de toute autre matiere, je me suis presenté moy-mesmes à moy, pour argument et pour subject <sup>13</sup>.

J'ose non seulement parler de moy, mais parler de moy seulement; je fourvoye quand j'esery d'autre chose et me derobe à mon subject <sup>14</sup>.

Et l'on pourrait multiplier les exemples; ils ne seraient toutefois que des variantes de ce qu'on trouve déjà dans l'*Avis au lecteur* : « ... c'est moy que je peins [...] je suis moy-mesmes la matiere de mon livre... <sup>15</sup> » Autre caractéristique qui assure l'originalité des *Essais* : en dépit de la présence de cet *Avis* qui n'est peut-être après tout qu'une concession à la mode du temps, à peine ont-ils besoin d'un lecteur. « Et quand personne ne me lira », écrit Montaigne, « [...] ay-je perdu mon temps de m'estre rendu compte de moy si continuellement, si curieusement <sup>16</sup> ? »

Qu'apporterait un lecteur en effet à ce livre de vie ? La partie ne se joue-t-elle pas d'abord et surtout entre ce dernier et son auteur ? Et elle est si serrée — « ... nous allons conformément et tout d'un train, mon livre et moy <sup>17</sup> » — qu'il est bientôt impossible de les dissocier l'un de l'autre :

Moulant sur moy cette figure, il m'a fallu si souvent dresser et composer pour m'extraire, que le patron s'en est fermý et aucunement formé soy-mesme [...] Je n'ay pas plus faict mon livre que mon livre m'a faict, livre consubstantiel à son auteur [...] membre de ma vie <sup>18</sup>.

« *Je n'ay pas plus faict mon livre que mon livre m'a faict, livre consubstantiel à son auteur [...] membre de ma vie.* » Peut-on souhaiter meilleure définition des *Essais* ? Du coup elle abolit l'antinomie apparente de cette autre déclaration de Montaigne : « Mon mestier et mon art, c'est

13. Liv. II, chap. viii, p. 364.

14. Liv. III, chap. viii, p. 921.

15. P. 9.

16. Liv. II, chap. xviii, p. 647-648.

17. Liv. III, chap. ii, p. 783.

18. Liv. II, chap. xviii, p. 647-648.

vivre<sup>19</sup>. » « *Mon mestier et mon art, c'est vivre* »... Mais cette déclaration ne recoupe-t-elle pas, comme par hasard, l'étonnant « Composer nos meurs est nostre office, non pas composer des livres » que je citais plus haut ? Également le « Nostre grand et glorieux chef-d'œuvre, c'est vivre à propos » ? La fusion s'est faite totale entre le livre et l'homme, entre l'écrire et le vivre. Si totale que le vocabulaire même qu'utilise Montaigne en est impreigné. Parle-t-il de son livre ? Il le « faict », comme on fait un enfant ; c'est sa substance même : « Je n'ay pas plus faict mon livre que mon livre m'a faict, livre consubstantiel à son auteur [...] membre de ma vie. » S'agit-il du « vivre » ? Aux termes biologiques ou éthiques que l'on serait en droit d'attendre, il substitue les mots de l'écrivain : il est question de « composer » ses meurs, de « mestier », d'« art » — et l'on connaît le sens de technique qu'avait ce mot au xvi<sup>e</sup> siècle —, il est question de « chef-d'œuvre » même. Et nous chercherions encore quelle place occupent les *Essais* dans la retraite de Montaigne ? Ils *sont* cette retraite et celle-ci constitue la première démarche de la poétique montaignienne. « Retirez-vous en vous », écrit Montaigne, « mais préparez-vous premierement de vous y recevoir<sup>20</sup> ». Ce rôle de préparation, n'est-ce pas précisément celui que les *Essais* assument, tout au long de leur écriture ?

#### L'ESSAI OU LE DISCOURS DU DOUTE

« Les autres forment l'homme ; je le recite... » Ainsi commence le célèbre chapitre « Du repentir ». « Les autres forment l'homme ; je le recite et », continue Montaigne, « en représente un particulier bien mal formé<sup>21</sup> ». La position est claire. Non seulement le sujet des *Essais* est original — « un particulier bien mal formé » plutôt que l'« homme » — mais encore leur but diffère de celui poursuivi par les autres ouvrages : alors que ces derniers

19. Liv. II, chap. vii, p. 359.

20. Liv. I, chap. xxxix, p. 242.

21. Liv. III, chap. ii, p. 782.



*forment* l'homme, c'est-à-dire qu'ils cherchent à donner de l'homme universel une image exemplaire, Montaigne pour sa part, le *récite* et d'abord dans son individualité; il le *récite* ou, ainsi qu'il le dit si bien quelques pages plus loin, il le « raconte »<sup>22</sup>. Comment d'ailleurs peut-on concevoir le projet de *former* l'homme? Celui-ci n'est-il pas essentiellement « divers et ondoyant »<sup>23</sup>, donc insaisissable? Constitué de « lopins », de « pièce[s] », chacune faisant à « chaque moment [...] son jeu »<sup>24</sup>? Et Montaigne d'avouer trouver « estrange de voir [...] des gens d'entendement se mettre en peine d'assortir ces pièces »<sup>25</sup>. Ils n'y arrivent, explique-t-il, « les bons auteurs mesmes », qu'en les forçant :

... les bons auteurs mesmes ont tort de s'opiniâtrer à former de nous une constante et solide contexture. Ils choisissent un air universel, et suyvnt cette image, vont regeant et interpretant toutes les actions d'un personnage, et, s'ils ne les peuvent assez tordre, les vont renvoyant à la dissimulation »<sup>26</sup>.

Si notre vie était une, combien « [l]e discours en seroit [...] aisé à faire »<sup>27</sup>, constate Montaigne en s'exprimant comme un poéticien moderne. Mais voilà,

Nostre vie est composée, comme l'armonie du monde de choses contraires, aussi de divers tons, douz et aspres, aigus et plats, mols et graves. Le musicien qui n'en aymeroit que les uns, que voudroit-il dire ? Il faut qu'il s'en sçache servir en commun et les mesler »<sup>28</sup>.

L'écrivain également doit accepter cette diversité de l'homme et de l'univers. Sinon il ne rendrait compte de rien. Sinon lui échapperait totalement l'objet même de sa réflexion. Pour cela, ne pas simplifier par des jugements normatifs : « ... autant d'actions, autant faut-il de jugemens particuliers », écrit Montaigne qui précise ainsi sa pensée : « Le plus seur, à mon opinion, seroit de les

22. Liv. III, chap. II, p. 784.

23. Liv. I, chap. I, p. 13.

24. Liv. II, chap. I, p. 321.

25. *Ibid.*, p. 315.

26. *Ibid.*

27. *Ibid.*, p. 317.

28. Liv. III, chap. XIII, p. 1068.

rapporter aux circonstances voisines, sans entrer en plus longue recherche et sans en conclure autre consequence<sup>29</sup> » « ... sonder », plutôt, « jusqu'au dedans, et voir par quels ressorts se donne le bransle<sup>30</sup> ». Se reconnaître enfin — et ce geste résume le second choix de l'auteur des *Essais*, tel qu'on se voit, différent et différemment, selon les moments, dans le « mouvement inegal, irregulier et multi-forme » de la vie<sup>31</sup> :

Non seulement le vent des accidens me remue selon son inclination, mais en outre je me remue et trouble moy-mesme par l'instabilité de ma posture; et qui y regarde primement, ne se trouve guere deux fois en mesme estat. Je donne à mon ame tantost un visage, tantost un autre, selon le costé où je la couche. Si je parle diversement de moy, c'est que je me regarde diversement. Toutes les contrarietez s'y trouvent selon quelque tour et en quelque façon. Honteux, insolent; chaste, luxurieux; bavard, taciturne; laborieux, delicat; ingenieux, hebeté; chagrin, debonaire; menteur, veritable; sçavant, ignorant, et libéral, et avare, et prodigue, tout cela, je le vois en moy aucunement, selon que je me vire; et quiconque s'estudie bien attentivement trouve en soy, voire et en son jugement mesme, cette volubilité et discordance. Je n'ay rien à dire de moy, entierement, simplement et solidement, sans confusion et sans meslange, ny en un mot. *Distingo* est le plus universel membre de ma logique<sup>32</sup>.

Par ce choix, Montaigne est conscient qu'il se place en marge des écrits connus de son temps. Aussi s'amuse-t-il volontiers à déprécier ses *Essais*. Ce ne sont, dit-il, qu'« excremens d'un vieil esprit<sup>33</sup> », « fagotage de [...] diverses pièces<sup>34</sup> », « fricassée [qu'il] barbouille<sup>35</sup> », « registre » de ses « fantasies<sup>36</sup> », lesquelles « sont conduictes [...] par sort<sup>37</sup> ». Et il se demande :

29. Liv. II, chap. I, p. 317.

30. *Ibid.*, p. 321.

31. Liv. III, chap. III, p. 796.

32. Liv. II, chap. I, p. 318-319.

33. Liv. III, chap. IX, p. 923.

34. Liv. II, chap. XXXVII, p. 736.

35. Liv. III, chap. XIII, p. 1056.

36. Liv. III, chap. IX, p. 922.

37. Liv. III, chap. II, p. 783.

... est-ce raison que [...] je pretende me rendre public en cognoissance? Est-il aussi raison que je produise au monde, où la façon et l'art ont tant de credit et de commandement, des effects de nature crus et simples [...]? Est-ce pas faire une muraille sans pierre, ou chose semblable, que de bastir des livres sans science et sans art <sup>38</sup> ?

Faut-il prendre Montaigne au sérieux et croire que les *Essais* ont été construits « sans science et sans art » ? Croire également qu'il le pense vraiment ? Un passage qui suit presque immédiatement celui que je viens de citer nous permet d'en douter :

Au moins j'ay cecy selon la discipline, que jamais homme ne traicta subject qu'il entendit ne cogneust mieux que je fay celuy que j'ay entrepris, [...] secondement, que jamais aucun ne penetra en sa matiere plus avant, ny en esplucha plus particulièrement les membres et suites; et n'arriva plus exactement et plainement à la fin qu'il s'estoit proposé à sa besogne <sup>39</sup>.

On dirait presque un art poétique. Il s'agit tout au moins d'une autocritique. Montaigne s'apprécie selon la discipline et qu'est-ce que cette discipline, sinon la rhétorique, dans le sens large d'art d'écrire et dont tout nous prouve qu'il n'ignorait pas les règles. « [S]elon la discipline », il a, explique-t-il, « au moins [...] cecy » — notons bien en passant ce « au moins » qui révèle l'existence de positions personnelles assumées — il connaît fort bien son sujet, mieux que quiconque n'a jamais connu le sien; aucun sujet, en outre, n'a jamais été poussé « plus avant » par qui que ce soit. Cette double analyse est déjà fort intéressante. Mais il y a plus significatif encore : Montaigne dit nettement, d'une part que ce sujet il l'a entrepris — « jamais homme ne traicta subject qu'il entendit ne cogneust mieux que je fay celuy que j'ay entrepris » — d'autre part que « jamais homme [...] n'arriva plus exactement et plainement à la fin qu'il s'estoit proposé à sa besogne ». L'auteur des *Essais* a donc atteint son but et ce but, il se l'était fixé. Il n'y a pas à s'y tromper.

38. Liv. III, chap. II, p. 783.

39. *Ibid.*

Montaigne peut bien parler de son œuvre comme si elle n'était que le fruit du hasard. La réalité est tout autre, du moins est vite devenue autre. Qu'au début il se soit mis à écrire par une « humeur melancolique », ainsi qu'il l'avoue à une amie<sup>40</sup>, je veux bien l'admettre et reconnaître aussi que les *Essais*, les premiers surtout, sont « massonné[s] » des « despouilles<sup>41</sup> » des uns et des autres ouvrages qu'il parcourt « escornifflant par cy par là [...] les sentences<sup>42</sup> ». Mais cette « maçonnerie », pour filer l'image utilisée par Montaigne, a très tôt pris un sens, une valeur à ses yeux. Comment pouvait-il mieux rendre en effet l'ondoyance de l'humaine condition et les mystères de l'univers, qu'en les mettant sans cesse en question dans un discours dont la forme même se trouverait abolir tout discours d'autorité ? Et l'*essai* devait naître du besoin de Montaigne — donc une fois de plus de sa « sagesse » — d'exercer ses conjectures<sup>43</sup> : « Ay je pas veu en Platon ce divin mot, que nature n'est rien qu'une poésie cénigmatique ? comme peut estre qui droit une peinture voilée et tenebreuse, entreluisant d'une infinie varieté de faux jours à exercer nos conjectures. » L'*essai* devait naître, l'*essai* ou le discours du doute.

#### UNE RHÉTORIQUE HORS L'ÉCOLE

Il y a toute une dialectique du livre, c'est-à-dire de l'*écrit*, dans les *Essais* et il serait passionnant d'en faire l'étude. Combien de fois Montaigne ne dit-il pas que le monde est un *livre* suffisant ? « ... tout ce qui se presente à nos yeux sert de livre suffisant : la malice d'un page, la sottise d'un valet, un propos de table, ce sont autant de nouvelles matieres<sup>44</sup>. » Livre-miroir, comme dans ce beau passage que reprendra presque textuellement Pascal :

40. Liv. II, chap. VIII, p. 364.

41. Liv. II, chap. XXXII, p. 699.

42. Liv. I, chap. XXV, p. 135.

43. Liv. II, chap. XVII, p. 518.

44. Liv. I, chap. XXVI, p. 151-152. J'ai pris sur moi de corriger ce qui me paraît être des fautes d'imprimerie : « présenta » et « le sottise ».

« Ce grand monde, que les uns multiplient encore comme especes sous un genre; c'est le mirouër où il nous faut regarder pour nous connoistre de bon biais <sup>45</sup>. »

Aussi Montaigne en fera-t-il sans hésitation « le livre de [s]on escholier <sup>46</sup> ». Voilà qui s'oppose absolument aux conceptions de l'époque et il le sait. Il sait que généralement on « ne fait recepte que de tesmoignages imprimez », qu'on « ne croit les hommes s'ils ne sont en livres <sup>47</sup> ». Son choix n'en est que plus lucide :

... moy, qui ne meserois non plus la bouche que la main des hommes et qui sçay qu'on escript autant indiscretement qu'on parle, et qui estime ce siecle comme un autre passé, j'allegue aussi volontiers un mien amy que Aulugele et que Macrobe, et ce que j'ay veu que ce qu'ils ont escrit. Et, comme ils tiennent de la vertu qu'elle n'est pas plus grande pour estre plus longue, j'estime de mesme de la verité que, pour estre plus vieille, elle n'est pas plus sage. Je dis souvent que c'est pure sottise qui nous fait courir après les exemples estrangers et scholastiques. Leur fertilité est pareille à cette heure à celle du temps d'Homere et de Platon. Mais n'est ce pas que nous cherchons plus d'honneur de l'allegation que la verité du discours? comme si c'estoit plus d'emprunter de la boutique de Vascosan ou de Plantin <sup>48</sup> nos preuves, que de ce qui se voit en nostre village. Ou bien certes, que nous n'avons pas l'esprit d'esplucher et faire valoir ce qui se passe devant nous, et le juger assez vivement pour le tirer en exemple? Car si nous disons que l'autorité nous manque pour donner foy à nostre tesmoignage, nous le disons hors de propos. D'autant qu'à mon advis, des plus ordinaires choses et plus communes et cogneuës, si nous sçavions trouver leur jour, se peuvent former les plus grands miracles de nature et les plus merveilleux exemples, notamment sur le subject des actions humaines <sup>49</sup>.

Refus donc de l'*auctoritas*, dans le sens médiéval du terme, et ouverture à l'expérience dans sa quotidienneté : « ce qui se voit en nostre village », « ce qui se passe devant nous ». Refus de l'*auctoritas* qui recoupe celui déjà exprimé immédiatement avant le passage que je viens de citer —

45. Liv. I, chap. xxvi, p. 157.

46. *Ibid.*

47. Liv. III, chap. xiii, p. 1059.

48. Il s'agit de deux imprimeurs du temps.

49. Liv. III, chap. xiii, p. 1059.

« Nous mettons en dignité nos bestises quand nous les mettons en moule » —, c'est-à-dire, pour nous répéter quelque peu, refus des livres qui « forment l'homme ». Car comment « nos bestises [...] en moule » pourraient-elles prétendre à ce que Montaigne nomme « la verité du discours » ? Refus aussi de tout enseignement qui chercherait à se faire, nous dirions de nos jours « sans secouer notre confort intellectuel », mais lisons plutôt les *Essais*, « sans [...] esbranler » « notre entendement <sup>50</sup> ». Refus enfin du savoir, accumulation pure et simple de données classées, au profit du jugement, intelligence en action :

... encore que ces deux pieces soyent necessaires et qu'il faille qu'elles s'y trouvent toutes deux, si est-ce qu'à la verité celle du sçavoir est moins prisable que celle du jugement. Cette cy se peut passer de l'autre, et non l'autre de cette cy <sup>51</sup>.

Comme le dit si bien Karlheinz Stierle, dans un récent article publié par la revue *Poétique*, « Montaigne s'installe dans le suspens qui devient principe de présentation <sup>52</sup> ». C'est ainsi que l'exemple qui se partage le texte des *Essais* avec la sentence, le commentaire d'auteur et l'autobiographie, n'y joue plus son rôle selon la rhétorique traditionnelle : il ne sert plus à prouver. Il se transforme en une raison supplémentaire de poursuivre l'interrogation commencée. Comment servirait-il à prouver, puisqu'il n'est plus relié à ce que Roland Barthes, donnant la définition de l'exemplum, nomme « le chaînon implicite du général <sup>53</sup> ». Au lieu d'être « un argument par analogie », l'exemple montanien se trouve multiplier les problèmes et rendre par le fait même problématique le discours auquel il est intégré. Mais alors, cette fin que Montaigne dit avoir atteinte « exactement et plainement » ? Elle n'est autre, me semble-t-il, que la découverte qu'il a faite de l'essai —

50. Liv. I, chap. xxvi, p. 151.

51. Liv. I, chap. xxv, p. 139.

52. « L'histoire comme exemple, l'exemple comme histoire », *Poétique*, n° 10, 1972, p. 191.

53. Cf. l'article intitulé « L'ancienne rhétorique », in *Communications*, n° 16.

du mot autant que de la chose d'ailleurs<sup>54</sup> — discours de la réflexion s'il en est un et qui ne peut, pour cette raison même et parce qu'il n'existe que par cette réflexion, cesser qu'avec la disparition de son auteur. Aussi Montaigne écrit-il, en utilisant une image qui montre bien le caractère de nécessité de sa démarche : « Qui ne voit que j'ay pris une route par laquelle, sans cesse et sans travail, j'iray autant qu'il y aura d'ancre et de papier au monde<sup>55</sup> ? »

À la problématique de l'essai, fait pendant, dans la poétique de Montaigne — et c'est toujours sa « sagesse » qui est impliquée — un sens assez extraordinaire de la métaphore. Comme si, plus grande étant la liberté — ou l'obligation ? — de passer d'un sujet à un autre afin de déployer l'univers sous le plus grand nombre possible de facettes, plus étroite, plus immédiate et je suis tentée de dire *plus poétique* doit être l'appréhension, la connaissance des choses. Et ici encore Montaigne opère sciemment ses choix. Il rejette d'abord toutes les règles de l'« École », c'est-à-dire de la rhétorique. Sa seule règle à lui et à laquelle il est remarquablement fidèle, peut se résumer dans ce bref commentaire : « ... bien dire [...] c'est bien penser<sup>56</sup> ». Non pas penser selon une norme quelconque — Montaigne s'y refuserait, lui qui répète sans arrêt n'agir que « selon [s]oy<sup>57</sup> » — mais penser *précisément*, dans le sens étymologique du terme, voir le monde d'un regard aigu, pénétrant et perspicace, ressentir intensément les événements. Cela est d'autant plus important aux yeux de l'auteur des *Essais* que le langage lui apparaît imparfait. Il a à ce propos des réflexions que ne démentirait pas un linguiste moderne — je pense à celle-ci, par exemple : « La parole est moitié à celui qui

54. Cf. l'article de E. V. Telle, « A propos du mot « Essai » chez Montaigne », in *Bibliothèque d'humanisme et renaissance/Travaux et documents*, Droz, 1968, t. XXX, p. 225-247.

55. Liv. III, chap. IX, p. 922.

56. Liv. III, chap. V, p. 850.

57. Ex. : liv. III, chap. II, p. 791.

parle, moitié à celui qui l'écoute<sup>58</sup> » ou à cette autre : « Il y a le nom et la chose; le nom, c'est une voix qui remerque et signifie la chose; le nom, ce n'est pas une partie de la chose ny de la substance, c'est une pierre étrangère jointe à la chose et hors d'elle<sup>59</sup> » — mais intéressons-nous surtout à ce long passage tiré de l'*Apologie* de Raimond Sebond, passage clé sur cette question :

Nostre parler a ses foiblesses et ses defauts comme tout le reste. La plus part des occasions des troubles du monde sont Grammairiennes. Nos procez ne naissent que du debat de l'interpretation des loix; et la plus part des guerres, de cette impuissance de n'avoir sçeu clairement exprimer les conventions et traitez d'accord des princes. Combien de querelles et combien importantes a produit au monde le doute du sens de cette syllabe : hoc.<sup>60</sup> ! Prenons la clause que la logique mesmes nous presentera pour la plus claire. Si vous dictes : il faict beau temps, et que vous dissiez verité, il fait donc beau temps. Voylà pas une forme de parler certaine ? Encore nous trompera elle. Qu'il soit ainsi suyvons l'exemple. Si vous dictes : Je ments, et que vous dissiez vray, vous mentez donc. L'art, la raison, la force de la conclusion de cette cy sont pareilles à l'autre; toutes fois nous voylà embourbez. Je voy les philosophes Pyrrhoniens qui ne peuvent exprimer leur generale conception en aucune maniere de parler; car il leur faudrait un nouveau langage. Le nostre est tout formé de propositions affirmatives, qui leur sont du tout ennemies. De façon que, quand ils disent : « Je doute », on les tient incontinent à la gorge pour leur faire avouer qu'au moins assurent et sçavent ils cela, qu'ils doutent<sup>61</sup>.

Cette imperfection du langage qui contribue à le conduire à son fameux « que sçay-je<sup>62</sup> », Montaigne cherche à la pallier principalement par l'image et il en a d'inoubliables. Je dis principalement, car il y a dans les *Essais* une part de création verbale étonnante. Montaigne

58. Liv. III, chap. XIII, p. 1066.

59. Liv. II, chap. XVI, p. 601.

60. Allusion aux débats entre catholiques et protestants sur le « Ceci est mon corps, ceci est mon sang » ou la question de la transsubstantiation.

61. Liv. II, chap. XII, p. 508.

62. *Ibid.* Le passage se lit ainsi : « Cette fantasie est plus sûrement conçue par interrogation : « Que sçay-je ? » comme je la porte à la devise d'une balance. »



qui admet le gascon lorsque le français ne peut exprimer ce qu'il a à dire<sup>63</sup> n'hésite jamais à créer les mots dont il a besoin. Réaction de poète s'il en est une et que les habitudes du temps ne suffisent pas à expliquer. C'est ainsi, par exemple, qu'il écrit : « Si philosopher c'est douter, comme ils disent, à plus forte raison niaiser et *fantastiquer*, comme je fais, doit estre douter<sup>64</sup>. »

Mais revenons à l'image. Montaigne veut-il montrer que la connaissance que l'homme a du monde est toute subjective. Il s'appuie sur une comparaison :

... nostre veuë alterée se represente les choses de mesmes; et nous est advis qu'elles luy faillent à mesure qu'elle leur faut : *comme ceux qui voyagent en mer, à qui les montaignes, les campagnes, les villes, le ciel et la terre vont mesme branle, et quant et quant eux*<sup>65</sup>.

Sous sa plume, les savants deviennent des épis de blé qui « vont s'eslevant et se haussant, la teste droite et fiere, tant qu'ils sont vuides » mais qui, « quand ils sont pleins et grossis de grain en leur maturité commencent à s'humilier et à baisser les cornes<sup>66</sup> »; « le sçavoir », « un sceptre » « en quelque main », « en quelque autre, une marotte<sup>67</sup> ». La raison? Elle est « un pot à deux ances qu'on peult saisir à gauche et à dextre<sup>68</sup> ». Tantôt, il compare l'éducation à l'agriculture<sup>69</sup>, tantôt il conseille au précepteur de laisser « trotter » son élève devant lui « pour juger de son train, et juger jusques à quel pointet il se doit ravalier pour s'accomoder à sa force<sup>70</sup> ». Des

63. « Que le Gascon y arrive, si le François n'y peut aller! » (liv. I, chap. xxvi, p. 171).

64. Liv. II, chap. III, p. 330.

65. Liv. II, chap. XIII, p. 589.

66. Liv. II, chap. XII, p. 480.

67. Liv. III, chap. VIII, p. 905.

68. Liv. II, chap. XII, p. 566.

69. « Tout ainsi qu'en l'agriculture, les façons qui vont avant le planter sont certaines et aysées, et le planter mesme; mais depuis que ce qui est planté vient à prendre vie, à l'eslever il y a une grande varieté de façons et difficulté : pareillement aux hommes, il y a peu d'industrie à les planter; mais, depuis qu'ils sont naiz, on se charge d'un soing divers, plein d'enbesoignement et de crainte, à les dresser et nourrir » (liv. I, chap. xxvi, p. 147).

70. *Ibid.*, p. 149.

bruits discordants qui lui parviennent de son château jusque dans sa tour, il dit, l'image se faisant alors jeu verbal : « Ce tintamarre *estonne* ma tour mesme <sup>71</sup>. » L'on pourrait citer et citer encore d'autres exemples : « Je *festoye* et *caresse* la vérité... <sup>72</sup> », « ... nous sçavons *decliner* Vertu, si ne sçavons l'aymer <sup>73</sup> », « Je *remaschois* tantost ce beau mot <sup>74</sup> », etc. Mais terminons par ce merveilleux passage où Montaigne parle en poète de la présomption humaine :

La présomption est nostre maladie naturelle et originelle. La plus calamiteuse et fraile de toutes les creatures, c'est l'homme, et quant et quant la plus orgueilleuse. Elle se sent et se veoid logée icy, parmy la bourbe et le fient du monde, attachée et clouée à la pire, plus morte et croupie partie de l'univers, au dernier estage du logis et le plus esloigné de la voute celeste, avec les animaux de la pire condition des trois; et se va plantant par imagination au dessus du cercle de la Lune *et ramenant le ciel sous ses pieds* <sup>75</sup>.

\* \* \*

La poétique de Montaigne? Une phrase des *Essais* me paraît la résumer admirablement — à moins que ce ne soit sa sagesse qu'elle révèle? « Si mon ame pouvoit prendre pied, je ne m'essaierois pas, je me resoudrois; elle est tousjours en apprentissage et en espreuve <sup>76</sup>. » Qui ne voit en effet que si Montaigne avait pu « se résoudre », pour reprendre les mots qu'il utilise, son discours eût été différent? Il eût d'abord été refermé sur ses propres solutions, au lieu d'être infiniment ouvert à tous les prolongements : « ... combien [...] ay-je espandu

71. Liv. I, chap. XXII. Cet exemple est pris dans l'édition des *Essais* préparée par M. J.-V. Leclerc pour la maison Garnier (t. I, p. 77). Dans l'édition de la « Bibliothèque de la Pléiade » (p. 107), « *estonne* » est remplacé par « *effraye* ».

72. Liv. III, chap. VIII, p. 902.

73. Liv. II, chap. XVII, p. 644.

74. Liv. II, chap. XV, p. 596.

75. Liv. II, chap. XII, p. 429.

76. Liv. III, chap. II, p. 782.

d'histoires qui ne disent mot, lesquelles qui voudra esplucher un peu ingenieusement, en produira infinis *Essais*<sup>77</sup> » et, refermé sur ses solutions, ce discours n'aurait sans doute existé qu'en fonction de celles-ci, orienté vers celles-ci, au point peut-être de devenir simple instrument, simple moyen d'atteindre celles-ci. Où se situerait alors ce que la critique moderne, dans son jargon — jargon que Montaigne rejetterait, soit dit en passant, lui qui n'a pas accepté celui de la rhétorique traditionnelle<sup>78</sup> — où se situerait la « littérarité » pourtant indiscutable de son œuvre? N'ayant aucune autre fin qu'eux-mêmes, dans l'immédiateté et la nécessité de leur déroulement précisément parce qu'ils sont partie intégrante de l'« apprentissage » et « esprouve » de l'âme montaignienne, les *Essais* vivent intensément comme texte. C'est sans doute pourquoi il sera toujours vain de prétendre en parler. N'est-ce pas d'ailleurs l'avis de Montaigne lui-même que les gloses n'apportent aucune véritable connaissance des livres : « Qui ne diroit que les glosses augmentent les doubtes et l'ignorance, puis qu'il ne se voit aucun livre, soit humain, soit divin » — et notons bien au passage l'assimilation qu'il fait de l'écrit à l'univers — « auquel le monde s'embesongne, duquel l'interpretation face tarir la difficulté<sup>79</sup> »

Comment les *Essais* feraient-ils exception, eux qui n'existent que dans leur acte de « chiffrement » — « chiffrement » par interrogation — du monde? Aussi n'en saisira-t-on jamais que les « opinions », pour revenir au mot de Michaël Baraz, les « images » à la rigueur, mais certainement pas la « musique ». Cette dernière, aussi mystérieuse que la vie même, n'est consommable qu'au cours de chaque lecture, et si elle persiste dans l'âme du

77. Liv. I, chap. XL, p. 245.

78. Cf. entre autres, ce passage où il est question des figures : « Oyez dire métonomie, métaphore, allegorie et autres tels noms de la grammaire, semble-t-il pas qu'on signifie quelque forme de langage rare et pèlerin? Ce sont titres qui touchent le babil de vostre chambrière » (liv. I, chap. LI, p. 294).

79. Liv. III, chap. XIII, p. 1044.

lecteur, c'est en tant que désir, afin de se redemander actualisée lors de lectures à venir.

Mais ne serait-ce pas que la poétique de Montaigne constitue, d'abord et avant tout, une véritable érotique? comme sa « sagesse »...

JEANNE DEMERS